

2034



Christophe Victor

2034

Roman

Alia Futura

© Christophe Victor, pour le texte

Couverture : Kate Healy

Instagram : [@katie\\_hly\\_art](#)

Web : [katiehealyart.com](http://katiehealyart.com)

ISBN : 979-10-359-4867-2

Dépôt légal : juin 2020

# DU MÊME AUTEUR

*Révolution digitale : transformer la menace en opportunité.* Avec Lydia Babaci-Victor. Essai. Eyrolles, avril 2017.

*Le Monde qui vient.* Essai. Plon, août 2019.



*À mes enfants*



# AVANT-PROPOS

Ce roman est un thriller technologique, qui a pour premier objectif de vous distraire, espérons même de vous captiver. Mais il se veut également une occasion de réfléchir au « Monde d'après », et d'agir concrètement pour éviter que la dystopie proposée dans les pages qui suivent soit un jour une réalité.

L'intégralité de ses droits littéraires en autoédition sur le territoire francophone (hors frais techniques et frais de promotion) sera reversée à Planète Urgence, association reconnue d'utilité publique de solidarité internationale et de protection de l'environnement. ([www.planete-urgence.org](http://www.planete-urgence.org)).

Si vous avez aimé ce livre et si vous souhaitez vous mobiliser pour la planète :

- écrivez un commentaire le concernant sur internet (Amazon, Fnac, iBooks, Babelio...)
- faites-le découvrir autour de vous ou offrez-le ;
- inscrivez-vous sur :  
[2034.website/inscription](http://2034.website/inscription)

pour suivre l'actualité de l'opération et recevoir une nouvelle gratuite de l'auteur.

Vous aiderez ainsi à bâtir une chaîne de solidarité. Environ 60 à 70 % du prix de vente de sa version numérique et 15 à 50 % du prix de vente de sa version papier viendront contribuer à des actions concrètes pour la forêt, la biodiversité et l'aide au développement local.

*Pour faire en sorte que le pouvoir des livres et des idées reste le plus fort.*

Christophe VICTOR

# PREMIÈRE PARTIE



9 janvier 2034, 14 heures.

La Tesla autonome s'arrête devant les grilles imposantes de Phébé, 1 Phébé Way, à Palo Alto, une cinquantaine de kilomètres au sud de San Francisco. L'entreprise y dispose de trois gigantesques campus abritant ses bureaux et son siège social. La dizaine de vigiles, présents dans un rayon de cinq mètres, jettent vers le véhicule un regard soupçonneux, sans toutefois s'avancer. La vitre se baisse et un bras muni d'une caméra de reconnaissance faciale pénètre dans la voiture. Celle-ci filme le passager sous trois angles différents puis inspecte le reste de l'habitacle avant de se retirer. Trente secondes plus tard, le portail s'ouvre sans un bruit, dans un mouvement parfaitement fluide, comme s'il glissait sur des coussins d'air.

Pierre ne peut réprimer le frisson qui est en train de lui parcourir le dos. Il vient d'avoir 27 ans. Diplômé d'HEC et de son double cursus *data* avec Polytechnique, il a été courtisé très tôt par Phébé, dès le début de sa spécialisation. Il faisait partie des dix mille étudiants du programme *Target the Best*, repérés chaque an-

née dans le monde entier par le géant de la Tech pour leur potentiel en gestion et analyse des données, sciences cognitives et communication. Un classement obtenu par la compilation de milliers d'informations obtenues des établissements scolaires – qui ont tout intérêt à collaborer pour prouver l'excellence de leur formation – et des réseaux sociaux. Sur la quinzaine de compétences clé recherchées en priorité par Phébé, Pierre était arrivé dans les dix premiers en analyse des données, mais également dans les cent premiers en créativité et capacités collaboratives, ce qui lui avait valu une cour assidue et ininterrompue de la multinationale depuis la sortie de son école.

La Tesla avance maintenant dans l'allée principale du Campus Est. A quelques mètres de l'entrée, malgré une température fraîche de 12 °, un jongleur en tee-shirt fait tournoyer quatre quilles vertes dans l'air. Deux salariés juchés sur des rollers dépassent à toute allure la voiture. A gauche, un figaro à casquette lève le rideau métallique de son échoppe et tourne sa pancarte « Open » sous l'inscription « Barber Shop » gravée sur la vitrine. A droite, deux mécanos s'agitent pour faire face à la file qui grossit à vue d'œil de ceux qui viennent déposer leur vélo pour une réparation. Tout a l'air étrangement paisible dans ce qui ressemble bien peu au Quartier Général de l'une des entreprises les plus puissantes du monde.

Trois oligopoles - Phébé (« celui qui éclaire le monde »), Cronos (« celui qui maîtrise le temps »), Atlas (« celui qui porte le monde ») - se partagent aujourd'hui une part croissante de l'économie occidentale. Ils sont nés des anciens géants du net et ont pris le nom, à la faveur de leurs opérations de regroupement, des premières divinités de la mythologie grecque : les Titans. En 2034, leur capitalisation boursière cumulée dépassera pour la première

fois le PIB des USA, une situation impensable il y a trente ans, alors qu'ils étaient à peine nés. Il faut dire que la crise du coronavirus de 2020 et ses différentes répliques les ont bien aidés. Les critiques sur leur modèle économique et l'utilisation qu'ils faisaient des données personnelles ont disparu, au cours de la dernière décennie, au profit de la nécessité de lutter efficacement contre la maladie. Sous la pression de leur population et face à l'incurie de leur système de santé, les Etats-Unis ont emboité le pas à la Chine et à la Corée du Sud, traquant les malades et leurs contacts grâce aux images de vidéo surveillance, l'analyse des transactions de cartes bancaires ou les informations des téléphones. Les géants du net ont mis tous leurs moyens – et ils étaient considérables – à aider les gouvernements qui les sollicitaient à reprendre le contrôle de la situation. Comme en Asie, la méthode s'est révélée efficace, permettant une reprise plus rapide de l'économie, comparativement à certains pays européens qui se sont montrés plus réticents à de telles atteintes aux libertés individuelles. La toute-puissance de la donnée pour répondre aux problèmes humains a une nouvelle fois prouvé son efficacité. Un nouvel ordre mondial est né aux USA et dans de nombreux autres pays occidentaux et asiatiques : le capitalisme de surveillance.

La Tesla s'arrête devant l'un des nombreux bâtiments blancs du Campus. Des passerelles bleues, réunissant les étages de chaque bloc, laissent deviner une intense circulation en hauteur. La porte de la voiture s'ouvre. Pierre descend, intimidé. Il se dirige vers l'immeuble devant lui. Un léger clic suivi du ronronnement d'une caméra lui rappelle que tout est filmé dans l'enceinte de son nouvel employeur. Un petit robot à l'accueil l'invite à rentrer.

— Bienvenue pour votre première journée chez Phébé, Pierre Favre. Nous ferons tout pour qu'elle vous soit la plus agréable possible. Je vous invite pour le moment à me suivre à l'étage de la Direction de la Gestion des Talents.

Le Français est surpris par la voix étonnamment humaine de la machine. Ce phrasé, cette intonation, cette douceur, lui rappellent confusément quelqu'un. Mais il n'a pas le temps de s'attarder sur cette pensée. Le robot l'a déjà précédé de plusieurs mètres, l'entraînant derrière lui dans les couloirs du bâtiment.

La crise sanitaire du début des années vingt s'est rapidement transformée en crise profonde de l'économie réelle : industries, transports, commerces physiques ont été plongés de longs mois dans le marasme. L'économie virtuelle en a profité : l'usage des réseaux sociaux, des messageries, des plateformes de contenus, du commerce en ligne, a partout explosé. Les géants du net sont sortis plus forts que jamais de l'épreuve, plus proches du politique aussi. Obsédés par les succès économiques et technologiques de la Chine, dont la croissance est repartie rapidement après la crise, Washington et la Silicon Valley se sont unis pour sauver ce qui pouvait l'être de l'économie réelle. La deuxième partie des années vingt a été ainsi le théâtre d'opérations de fusions-acquisitions gigantesques, menées par le secteur du numérique sur des entreprises exsangues de l'industrie, du commerce ou des services. Les deals étaient financés à crédit, grâce à la politique monétaire ultra accommodante de la Fed. Quand certaines voix s'élevaient pour s'insurger contre la menace que faisaient peser de telles concentrations sur les libertés et sur la démocratie, des campagnes ciblées de communication rappelaient les bienfaits de ces regroupements pour l'économie et les consommateurs. N'avait-on pas sauvé de

nombreux emplois ? La croissance n'était-elle pas répartie ? Et la Bourse n'avait-elle pas repris sa course vers les sommets ? La mise en place du revenu minimum pour les victimes de la crise – des millions de personnes dont on n'avait pas pu sauver le travail –, largement subventionnée par les trois oligopoles, avait achevé de faire taire les critiques. Les Etats-Unis s'enorgueillissaient d'avoir mis fin à la pauvreté grâce à un programme financé par le secteur privé. « Conserver l'Amérique au sommet » avait été le programme commun de Washington et de la Silicon Valley.

Cette ambition de puissance est rappelée partout sur les murs du couloir que parcourt Pierre : « avancer vite et casser les codes », « faire l'histoire », « exiger l'excellence », « connecter les hommes et changer le monde », « réussir l'impossible », « s'imposer ou disparaître »... La philosophie de la maison est explicite. Le jeune homme l'a d'ailleurs expérimentée à ses dépens à sa sortie de l'école. Il a longtemps résisté aux sollicitations de recrutement de Phébé et préféré se lancer comme producteur audiovisuel indépendant. Cependant, il s'est vite rendu compte que son projet, visant à promouvoir le cinéma d'animation pour adultes, n'avait pas sa place sur le marché actuel de la distribution. Les plateformes vidéo, salles de cinéma et chaînes de télévision sont maintenant toutes contrôlées par trois Majors américaines, chacune détenue par l'un des Titans. Celles-ci lui ont fait comprendre que ses films ne correspondaient pas aux attentes des consommateurs. Pierre a eu beau leur démontrer, analyse de données à l'appui, qu'ils visaient une catégorie de la population, certes réduite, mais à fort pouvoir d'achat et potentiellement rentable, les portes se sont toutes fermées.

Alors qu'il sombrait, incapable de rembourser ses dettes, Phébé est venu lui tendre une main secourable, acceptant finalement de distribuer ses deux premières productions, sous réserve de quelques modifications mineures, mais surtout de la promesse de son recrutement dans son unité Entertainment. Le géant lui a proposé un poste de *Chief Data Analyst*, consistant à participer à la conception de films et séries, en apportant aux équipes créatives ses capacités d'analyse du comportement des consommateurs. La proposition salariale, jugée « indécente » par la plupart de ses camarades de promo, a entamé un peu plus sa résolution. La sentence de son père, HEC comme lui, et banquier en fin de carrière, a achevé de le convaincre : « Pierre, tu n'as plus rien à attendre de l'Europe. Nous sommes en train de couler ou de nous faire avaler par ces géants américains. Autant être du bon côté du manche ! ».

Le jeune homme est encore perdu dans ses réflexions, quand il arrive à ce qui tient lieu apparemment d'espace d'attente. Trois fauteuils y sont regroupés autour d'une table basse, au milieu du couloir. Le petit robot lui propose de s'asseoir, et précise de sa voix suave que Mrs Parsons va le recevoir, avant de s'éclipser. Dans la salle de réunion vitrée, en face du siège sur lequel il s'est installé, Pierre observe une femme d'une quarantaine d'années, blonde frisée, habillée d'un tailleur gris et maquillée avec soin, qui s'agite devant un homme de dos, en jeans, baskets et chemise blanche. Elle est manifestement très énervée. Lui est affalé sur son fauteuil, les pieds sur la table qui le sépare de son interlocutrice. Elle multiplie les gestes d'agacement. Il ne bouge pas d'un iota. Elle pointe vers lui son index d'un air menaçant. Il reste impassible. Quand

elle s'aperçoit soudain que Pierre est en train d'observer leur comportement au travers de la vitre, elle se calme instantanément, adresse quelques mots brefs à son vis-à-vis et se dirige vers la porte.

— Pierre, quel plaisir de faire ta connaissance ! Entre donc ! Nous sommes heureux de t'accueillir chez Phébé.

Si l'anglais ne permet pas de distinguer le tutoiement du vouvoiement, l'usage du prénom s'est imposé immédiatement. C'est comme cela chez Phébé : on est « cool » !

— Je suis Nelly Parsons, manager à la gestion des talents. Et voici Tim O'Brien. Il est responsable du Département Information, et tu as la chance qu'il soit ton mentor et qu'il suive, avec moi, ton intégration chez Phébé.

L'homme, qui doit bien faire 1,95 mètre et peser un quintal, se lève. Il est toujours de dos. Il rentre lentement un pan de chemise dans son pantalon, racle sa gorge deux fois puis se tourne enfin vers Pierre.

— Hey, *rookie* ! Pas de bol ! T'es tombé sur moi. Tu n'pouvais pas trouver pire. Mon dernier *rookie*, il est encore en train de réfléchir au sens de la vie à l'hôpital psychiatrique de Palo Alto. Douze mois, ça m'a pris. Mais maintenant, il est à point !

O'Brien part dans un grand éclat de rire. Son visage est rude, son cou épais, sa poignée de main brutale. En dépit de l'apparence, il a pourtant un certain charme dans ses manières. Sa façon d'attirer le bras du jeune homme vers lui, de l'entourer de son corps massif, a quelque chose de rassurant, quasi paternel. Sa voix aussi est étrange. Chaude, veloutée, presque distinguée, elle est bien peu en correspondance avec le style du personnage.

— Il m'en faudra plus, rétorque Pierre en souriant. Je sors d'un entraînement chez les *marines*.

Le petit Français n'a pas l'intention de se laisser impressionner. On lui a appris au cours de ses années d'études le savoir, le savoir-faire et le savoir-être. Il est temps d'utiliser cette dernière compétence. Jauger l'interlocuteur, deviner ses motivations, identifier ses faiblesses. O'Brien veut installer un rapport de force d'emblée, tout en jouant les protecteurs. Il doit rétablir l'équilibre de la relation sans attendre.

— Tu as raison de ne pas te laisser faire, s'esclaffe Nelly Parsons. O'Brien est un gros ours, mais beaucoup plus tendre qu'il n'y paraît. Il est l'un de ceux qui connaissent le mieux Phébé. Il y est entré à vingt ans comme développeur, quand l'entreprise n'était encore qu'un petit réseau social dénombant 500 millions d'utilisateurs. Steve lui a fait très vite toute confiance. Il a depuis grimpé tous les échelons, jusqu'à occuper ce poste stratégique de l'information. Si tu le veux, tu progresseras vite avec lui.

O'Brien s'est déjà retourné, fixant à travers la vitre des postes de travail inoccupés au bout du plateau. Il affecte un détachement ostensible.

— Pierre, nous allons procéder rapidement aux formalités d'entrée. Tu as déjà un espace privé sur le réseau où tu pourras trouver tout ce dont tu as besoin : valeurs de l'entreprise, règlement intérieur, procédures, documents administratifs, messagerie interne... Tu y accèdes par l'application que nous avons déjà téléchargée sur ton smartphone ou ta montre connectée. Les voici ainsi que ton ordinateur et ton casque de stimulation transcrânienne. La Tesla, une fois notre entretien fini, t'emmènera jusqu'à

ton appartement de fonction à Oak Village. C'est à moins de vingt minutes de vélo de ton poste de travail qui sera situé au Campus Sud. Pas besoin de clé : tout fonctionne par reconnaissance faciale, vocale ou biométrique. Ah, une dernière chose : tends-moi ton poignet !

Pierre n'a pas le temps de comprendre ce qui se passe. Nelly vient de lui saisir fermement le bras et d'appliquer une sorte de tournevis à bout rond au niveau de l'articulation radio-carpienne de sa main droite. Une légère douleur se fait ressentir, correspondant à ce qui lui semble être l'introduction d'un élément étranger dans son corps.

— Cette puce te permettra de rentrer partout, d'avoir accès gratuitement à toutes les boutiques de nos différents Campus et de payer dans la plupart de celles de Palo Alto. Tu vas être heureux avec nous. Notre tâche est immense mais exaltante. Phébé a été conçue pour accomplir une mission : rendre le monde meilleur en connectant les hommes ! Nous sommes tous des soldats au service de ce projet. Steve est notre guide. Il nous montre la voie. D'ailleurs, viens l'écouter demain matin. Il réunit les salariés qui le souhaitent, dans l'agora du bâtiment à côté, pour ses vœux de début d'année. C'est également retransmis dans le monde entier sur notre application interne.

O'Brien se met au garde-à-vous au son du mot « soldat », jetant un coup d'œil complice à son protégé, sous le regard noir de la responsable des talents. Il est temps cependant de prendre congé. Le jeune homme rassemble rapidement les différents appareils qui lui ont été confiés. Chaque réunion est minutée chez Phébé. La prise de contact avec un nouveau salarié et les formalités administratives ne doivent pas prendre plus de quinze minutes.

— Salut *rookie* ! On se retrouve demain à la grand-messe de Steve. En attendant, prend bien soin de toi. Ne prends pas froid. Tu m'as l'air fragile !

\*

Pierre se retrouve quelques minutes plus tard sur le perron du bâtiment. Le petit robot semble l'observer. La Tesla l'attend en bas des escaliers, porte ouverte, pour le conduire à son appartement. Le temps s'est rafraîchi. Une légère brume semble même se lever, à moins qu'il ne s'agisse d'un nuage de particules fines. Un employé passe devant lui en skate sans le voir. Sinon l'allée est vide. Les salariés préfèrent manifestement passer par les passerelles chauffées reliant chaque bloc en hauteur. Un sentiment de grande solitude l'envahit. Comment peut-on être aussi connecté et se sentir si seul ?



9 janvier 2034, 15 heures.

Confortablement installé à l'arrière de la Tesla, Pierre observe les premiers bâtiments de Oak Village. Les immeubles neufs, tous vitrés, donnent une impression générale de transparence. Les commerces sont habillés de couleurs vives où le bleu domine. Des arbres, encore jeunes, se dressent le long de routes larges où ne circulent que quelques rares vélos ou véhicules électriques. La voiture progresse sans s'arrêter depuis son entrée dans le quartier, les feux se mettant immédiatement au vert sur son passage. Des capteurs dans le bitume ou sur les panneaux de signalisation sont là pour fluidifier la circulation, constate le jeune homme. Un bus, prioritaire, arrivant sur la gauche, impose pour la première fois à la Tesla de s'immobiliser. Les mouvements des véhicules sont fluides, les bruits étouffés, le temps suspendu. Le soleil déclinant perce par endroits le nuage de brume et jette une lumière froide sur des squares déserts. Est-ce l'heure ou la saison ? Les rues sont vides de piétons.

Conçu au départ pour loger confortablement ses salariés et leur procurer un cadre de vie agréable, Oak Village est devenu au

cours du temps une vitrine technologique de Phébé, révélateur des obsessions de son créateur : ouvrir et connecter. Créé sur une ancienne zone industrielle, enclavé entre la ligne ferroviaire Dumbarton et la Oak Road, le quartier n'a eu de cesse de faciliter ses liaisons avec l'extérieur. L'une de ses plus grandes réussites est l'installation d'un tube en verre surélevé au-dessus du Dumbarton Rail Corridor, qui rejoint en une dizaine de kilomètres la ligne Hyperloop construite par Elon Musk entre Los Angeles et San Francisco. Des capsules sur coussins d'air, transportant des passagers ou des marchandises, y sont propulsées par champ magnétique et permettent de rejoindre San Francisco en dix minutes ou Los Angeles en une demi-heure. La ville s'est équipée également de quantités de navettes électriques autonomes desservant les principales zones d'activité de la Silicon Valley. Pierre, en levant la tête, s'amuse à dénombrer les caméras installées sur chaque bloc d'immeubles. Il en est à déjà plus de cent depuis son départ du Campus Est. Elles relaient à un poste central les images de toutes les zones de la ville pour assurer une paisibilité totale à ses habitants. En cas de problème, la police intervient en moins de trois minutes. Elles régulent les flux également. Grâce à des algorithmes prédictifs puissants, les services de transport, de sécurité ou les commerces s'ajustent rapidement aux besoins.

La Tesla s'arrête devant le 10, Open Street. Le jeune Français descend de son véhicule. Il sort sa grosse valise et deux sacs du coffre puis monte, non sans difficultés, les quelques marches qui le séparent de l'entrée.

— Voulez-vous que je vous aide ? interroge une voix dans son dos.

Un homme grand et maigre le fixe avec des yeux étrangement clairs. Il a les cheveux gris, ondulés, renvoyés en arrière. Un âge incertain, probablement proche de la soixantaine. Son costume à carreaux beiges, trop large pour lui, le fait ressembler à un clown... à moins que ce ne soit au Joker, s'amuse Pierre.

— Avec plaisir. J'arrive de France ce matin. Et je suis un peu chargé. Je m'installe ici, au troisième étage.

— J'habite moi-même au troisième étage, et l'appartement à côté du mien est vide depuis plus de deux mois. Nous devons être voisins. Je suis heureux de faire votre connaissance. Je me présente : Aristotle Symes. Ne vous étonnez pas de mon prénom. Mes parents adoraient la philosophie... Ils ont d'ailleurs fait de moi un enseignant.

— Ravi. Pierre Favre.

— Que venez-vous faire dans cette contrée désespérante, mon jeune ami ? Si je peux me permettre de vous poser cette question ?

— Bien sûr. J'ai été recruté par Phébé au Département Entertainment. Je m'installe à Palo Alto. Ils me logent pour l'instant dans cet appartement.

— Ah... fait l'homme avec un soupçon de dégoût. Vous allez donc devenir l'un des rouages de ce monstre froid ?

— Pourquoi dites-vous cela ? demande le jeune Français, vaguement surpris.

— Non, non... Oubliez cela. Vous avez affaire à un vieux radoteur aigri. Nous ferions mieux d'ouvrir cette porte et d'entrer. Il commence à geler dehors.

Pierre lui coupe le passage. Il en avait trop dit ou pas assez.

— Qu'est-ce que cela signifie ? insiste-t-il.

Le Joker le toise, puis regarde subrepticement derrière lui, d'un air inquiet.

— Ils sont partout. Ils contrôlent tout. Ils nous surveillent. Ils nous connaissent mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. Ils sont capables de nous influencer, de nous manipuler. Vous qui venez du pays des Libertés et des Lumières, qu'est-ce qui vous a pris de vendre ainsi votre âme au Diable ?

Il s'interrompt pendant une fraction de seconde pour reprendre son souffle, puis continue à voix basse.

— Je les connais bien, vous savez. J'ai été l'ancien précepteur des enfants de Steve : Maxime et César. Vous ne pensez pas qu'il faut être un peu timbré pour appeler son premier fils « le très grand » et le second du nom des empereurs romains de l'Antiquité qui ont cherché à imposer leur puissance sur le monde ? C'est cela Steve : la volonté d'une domination sur des centaines de millions d'individus pour faire ce qu'il croit être leur bonheur. Il les enferme dans une prison dorée où leurs moindres désirs sont anticipés, à moins qu'ils ne soient suggérés... et il se charge d'y répondre, pour leur plus grande satisfaction, mais surtout pour son plus grand profit. Dans son royaume, la liberté et la vérité ont disparu. Elles ont été remplacées par la sécurité et le confort. Regardez-moi. Quand le dernier de ses fils a eu quatorze ans, j'ai repris mes cours dans un établissement privé de Palo Alto. J'en ai été viré au bout de dix-huit mois. Ils ne supportaient pas que j'enseigne certains philosophes, que j'apprenne aux élèves le sens critique. S'ils me tolèrent encore ici, avec un loyer préférentiel, c'est

qu'ils me savent inoffensif. Et que Steve et ses fils gardent une forme de gratitude et d'indulgence pour le vieux fou que je suis. Mais vous, jeune homme, ne participez pas à cette entreprise diabolique. Restez digne. C'est important la dignité !

Sans attendre une réponse, Symes se saisit de l'un des sacs du Français et avance vers la porte. On entend le léger ronronnement de la caméra de reconnaissance faciale puis le cliquetis du verrou. Il rentre dans l'immeuble, suivi par Pierre. Le sol, en faux marbre blanc, reflète comme un miroir la silhouette des deux hommes. Sur les murs, blancs eux aussi, de hautes glaces renvoient leur image. Un bac de plantes vertes donne un peu de chaleur et de couleur à une entrée qui en manque singulièrement. Au fond du vestibule, la cage en verre de l'ascenseur les avale rapidement. En une fraction de seconde, ils se retrouvent sur le palier du troisième étage.

— Votre appartement doit être celui à droite. Il fait l'angle de l'immeuble. Le mien est en face.

La porte de son meublé s'ouvre automatiquement quand Pierre s'en approche. Nulle trace de caméra. Elle a dû réagir aux données transmises par la puce dans son poignet.

— Ils vous ont déjà mis sous surveillance ? s'étonne le professeur. Ils ne perdent pas de temps. Méfiez-vous, jeune homme. Méfiez-vous. Ne les laissez pas vous contrôler. La dignité, pensez-y, la dignité !

Symes dépose le sac de Pierre à ses pieds, puis tourne les talons et s'engouffre dans son propre appartement, avant même que ce dernier n'ait pu réagir. Il faut dire qu'une voix suave retient son attention.

— Bonjour Pierre. Bienvenue chez vous. Je suis Sacha, votre assistante personnelle. Je suis à votre disposition pour prendre vos rendez-vous, chercher de l'information, faire vos achats, vous divertir... Vous me retrouverez également sur votre smartphone et votre montre connectée. Il vous suffira de me donner vos instructions en commençant par « Hey, Sacha ! ». Pour commencer, je vous propose de visiter votre appartement. C'est un deux pièces de 45 m<sup>2</sup> doté de tout le confort moderne : réseau électrique intelligent, détection des mouvements, climatisation, chauffage et éclairage en fonction des déplacements, commande vocale centralisée, collecte pneumatique des déchets, réfrigérateur connecté, écran ultra haute définition...

Sacha égrène les caractéristiques d'équipement des lieux pendant que Pierre fait le tour du propriétaire. L'entrée donne dans un vaste living avec cuisine intégrée. Sur la droite, deux portes ouvrent, l'une sur une chambre de taille modeste, l'autre sur une salle de bain. Le mobilier est rare : une table, six chaises, un fauteuil, un canapé, un lit, une penderie, quatre placards de cuisine, un réfrigérateur, un four, une plaque de cuisson, un lave-vaisselle, un lave-linge. Il faut dire que de larges baies vitrées occupent la moitié des murs et laissent peu de places à l'ameublement. Le jeune homme s'approche des fenêtres. Le soleil est en train de disparaître. La brume recouvre progressivement la rue. On distingue à travers les fines gouttes d'eau en suspension dans l'air une vieille femme qui promène son chien sur le trottoir. Les lumières qui s'allument derrière les vitres des bâtiments alentours sont autant de taches projetées sur l'écran gris de son nouveau monde. Pierre pourrait embrasser la moitié de la ville d'un seul regard. On devine là-bas, à travers le bloc d'immeubles, le centre commercial puis le

centre culturel. Tout est tellement transparent ! Comme si rien ne devait arrêter l'œil.

En se retournant, Pierre fait face à l'avatar de Sacha sur le grand écran fixé au mur à gauche de l'entrée. Il a pris la forme d'une femme d'un âge incertain, blonde à la peau claire, les yeux verts, un nez fin. Elle semble l'observer et attendre une instruction. Elle a des faux airs de sa mère... et de sa première nounou aussi... à moins qu'il ne s'agisse de son ancien professeur de théâtre. Et cette voix suave qu'il a immédiatement remarquée quand le petit robot s'est adressé à lui chez Phébé ? Puis à l'instant quand il est entré dans l'appartement ? Il se souvient maintenant. Elle est étonnamment proche de celle de Natasha Volskaya, avec les mêmes intonations que celles qu'elle prenait quand elle lui faisait répéter « Lorenzaccio » d'Alfred de Musset. Pierre se dirige vers l'entrée, rentre ses deux sacs et sa valise puis ferme la porte. Il n'arrive pas à dissiper le malaise qui s'est emparé de lui depuis le début de l'après-midi.

— Hey Sacha ! Appelle-moi mes parents.

L'image de Sacha s'efface pour laisser apparaître, au bout de quelques minutes, les visages rassurants de son père, de sa mère, et de sa petite sœur Chloé, assis sur le canapé du salon, malgré l'heure tardive en France.

— Mon Pierrot, comment vas-tu ? Es-tu bien arrivé ? Es-tu bien installé ? Comment cela se passe-t-il ? ...

Le jeune homme est rapidement inondé par le flot de questions déversé par sa mère. Il ne veut pas inquiéter les membres de sa famille. Il entreprend donc de leur raconter de façon positive sa première entrevue avec Mrs Parsons et O'Brien, et surtout de leur

montrer, à l'aide de la mini caméra reliée à l'écran, l'intérieur de son nouvel appartement, sans omettre de mentionner tous les équipements technologiques dont il est doté.

— Waouh ! Trop contente pour toi ! applaudit Chloé, en tré-pignant et en agitant frénétiquement les bras, comme si elle avait sept ans alors qu'elle en a dix de plus.

— Me voilà rassurée, soupire sa mère. J'avoue que te savoir ainsi à l'autre bout du monde me donnait quelques soucis. Mais je constate que tout se passe bien, et qu'ils font bien les choses chez Phébé...

— Mais bien sûr qu'ils font bien les choses, l'interrompt sèchement son père. Ils y ont tout intérêt. Pierre est l'un des garçons les plus brillants de sa génération. Les entreprises du monde entier se l'arrachent. Si Phébé veut le garder, il faut qu'ils y mettent les moyens. C'est normal. Et nous, pauvres Européens, que pouvons-nous faire dans cette bataille des talents ? Quand tu penses qu'ils payent cinq à six fois plus chez les Titans que dans ma banque. Comment peux-tu résister ?

Suit un long monologue du cadre en fin de carrière sur le déclin de l'Europe, la fin programmée des banques, la mainmise des oligopoles sur l'économie, la montée du chômage... Un discours déjà largement entendu qui se conclut invariablement par le fait qu'il vaut mieux être du bon côté du manche et que son fils a bien de la chance d'y être. Ce constat pourrait rasséréner le jeune homme. Mais ce n'est pas le cas. Il poursuit encore quelques minutes la conversation sur des banalités, puis embrasse ses parents et adresse le signe du démon à sa petite sœur. Poing fermé, pouce, index et auriculaire levés, c'était leur manière de se dire leur

amour. Ils l'avaient empruntée à Lennon dans le clip de *Yellow Submarine* et en avaient fait leur rituel de séparation depuis dix ans.

Quand il raccroche, le living se trouve plongé dans un silence oppressant. Sacha a disparu de l'écran. Pierre inspire profondément puis se met à ranger ses affaires. Au bout d'une demi-heure, il a pris possession des lieux. Ses vêtements sont soigneusement rangés dans la penderie, ses affaires de toilette dans la salle de bain. Il lui reste juste quelques bouquins et les portraits de ses parents et de sa sœur à disposer. Mais il n'y a pas de bibliothèque, ni même de commode dans l'appartement. L'usage des livres en papier a quasiment disparu, comme celui des cadres photo. Tout est sur le réseau maintenant : numérisé, dématérialisé, virtualisé. Désincarné. Ce n'est pas grave. Ses romans et autres ouvrages feront une jolie pile par terre, à proximité du canapé. Quant aux portraits, ils viendront orner le bout de la table. Pierre aura ainsi l'impression d'être assis à côté de sa famille.

Il est plus de 20 heures à présent. Le petit déjeuner dans l'avion, et le sandwich acheté à l'aéroport après la récupération des bagages et le passage de la douane, ne sont plus qu'un très lointain souvenir. Il ouvre le réfrigérateur connecté. Les compartiments sont remplis de viande végétale, légumes et fruits en barquettes, yaourts de soja, lait d'amande... Il y a même sa bière préférée. Le jeune homme se saisit d'une cannette, puis de quelques aliments à la volée. Il mange de bon cœur. La nuit est maintenant tombée. Il demande à Sacha de fermer les rideaux. Malgré le cocon protecteur formé par les volets automatiques qui se baissent lentement, il se sent étrangement vulnérable. Il se jette dans le fauteuil en face de l'écran et se saisit du casque de réalité virtuelle posé à côté. Il

va s'offrir un voyage d'évasion en plongeant sur la grande barrière de corail. Les poissons, coraux et plantes aquatiques qui défilent devant ses yeux ont été savamment reconstitués en fonction d'archives du passé. L'immersion est totale. Mais cela ne suffit pas à calmer son anxiété. Il passe à un jeu vidéo... sans beaucoup plus de succès.

Il finit alors par sélectionner une sexapp. Il se déshabille et place soigneusement sur son corps une dizaine de patchs utilisant la neuromodulation pour exciter ses principales zones érogènes. Puis il coiffe de nouveau le casque. Une jeune fille dénudée apparaît alors devant ses yeux, synthèse parfaite de ses trois dernières petites amies. Elle danse lascivement et semble réelle. Elle lui parle d'une voix douce. Il pourrait la commander, mais il préfère laisser faire le programme qui a enregistré lors des dernières séances ses préférences et ses réactions. Elle s'approche de lui pour l'embrasser. Pierre a l'impression de ressentir à ce moment-là son étreinte. Son souffle descend lentement maintenant le long de son cou, de ses épaules, de sa poitrine, de son ventre... jusqu'à son bas ventre. Un frisson de plaisir le parcourt. Il commence à se détendre... enfin !



10 janvier 2034, 9 heures 30.

L'agora du bâtiment central se remplit rapidement d'une foule jeune, au look décontracté. Le brouhaha devient de plus en plus intense au fur et à mesure des arrivées, amplifié par la réverbération du son sur les poutres métalliques et les parois en bois de la grande salle. Pour la première fois depuis hier, Pierre a le sentiment d'être au milieu d'une communauté humaine qui vit et lui ressemble. Il est arrivé tôt, de peur de ne pas trouver l'endroit et s'est ainsi retrouvé dans les premiers rangs. A sa gauche, un groupe de filles est plongé dans la consultation d'une application sur smartphone et étouffe de temps à autre de petits gloussements de satisfaction. A sa droite, trois garçons en jeans et blazers impeccables semblent se recueillir dans l'attente de l'homélie. Devant lui, Mrs Parson se tient immobile, les mains jointes sur la jupe de son tailleur. Elle l'a gratifié d'un sourire et d'un signe de tête quand elle l'a aperçu. Deux caméras, installées de chaque côté de la scène et pointées pour l'instant sur le public, attendent celui qu'ils sont tous venus écouter. A compter de 9 heures 30, la foule dirige son attention sur le fond de la salle. Une sorte de ferveur

s'empare d'elle. Le brouhaha s'amplifie. Il s'oriente de façon univoque vers la porte derrière l'estrade. Pierre a du mal lui-même à réprimer son impatience. La tension électrique, qui se dégage de chacun d'entre eux, les unit dans un courant puissant, canalisé dans une même direction.

9 heures 32 : Steve fait son entrée. Le bruit s'arrête immédiatement sans pour autant que l'énergie présente ne se dissipe. Il s'avance et monte sur scène, suivi d'une dizaine de cadres dont O'Brien. Sa démarche est mécanique. Il est vêtu d'un jeans et de son éternel tee-shirt gris, qui laisse deviner des pectoraux travaillés par de longues séances de musculation et un régime drastique, à moins qu'ils n'aient été gonflés par des implants. Sa silhouette n'est pas celle d'un homme qui va fêter dans quelques mois ses cinquante ans. Son visage non plus. Il est lisse, transparent... tendu par des injections de botox ou d'acide hyaluronique. On n'y lit aucune expression. Seuls des yeux bleus, intenses, s'en détachent. Ils balayent l'assistance en un instant puis se perdent au loin. Mais en une fraction de secondes, ils ont laissé apparaître à la foule rassemblée une intensité profonde et une détermination de fer. Steve se saisit du micro et entame son discours d'une voix métallique et monocorde.

— L'année dernière s'est soldée par des performances jamais atteintes jusque-là pour notre entreprise. Plus de 40 % de la population mondiale utilise aujourd'hui nos services, applications, réseaux sociaux ou messageries, et y passe en moyenne plus de six heures par jour. Grâce à nous, notre communauté peut communiquer, s'informer, se divertir, consommer en un à deux clics, sans barrière technique ou géographique. Nous prenons soin d'elle, nous la protégeons, nous lui garantissons le meilleur de ce à quoi

elle peut s'attendre. Nous savons même anticiper ses désirs... *Domination* !

— *Domination* ! répond la foule d'une seule voix.

— Nos résultats, cette année encore, sont exceptionnels. Mais nous savons tous que nous ne sommes pas là pour faire de l'argent. Nous sommes là pour changer le monde en le rendant plus ouvert, plus connecté et plus sûr. Et l'argent nous sert à accomplir cette mission, à laquelle nous devons consacrer toute notre énergie. Car nous avons le pouvoir et le devoir de rendre le monde meilleur. *Domination* !

— *Domination* ! reprend l'assistance.

— Notre objectif est de construire une planète plus juste. A ce titre, le programme Alpha, que nous avons lancé il y a huit ans avec nos amis de Cronos et Atlas, est un succès sans aucun équivalent au monde. Plus de cent millions d'Américains reçoivent aujourd'hui un revenu minimum de 1000 USD par mois, avec une seule contrepartie : nous permettre d'utiliser leurs données. Ils avaient été terrassés par la crise du début des années vingt. Nous leur avons redonné espoir et dignité. L'Etat n'abonde ce plan qu'à hauteur de 30 %. Le reste est financé par des entreprises privées qui sont de plus en plus nombreuses à nous rejoindre. Depuis la mise en place de cette initiative, le PIB du pays s'est remis à progresser et a même atteint, l'an dernier, +4 %, soit un niveau jamais atteint depuis plus de trente ans. Notre propre chiffre d'affaires a progressé de 20 %. Nous sommes en train de définir un nouveau contrat social pour les futures générations. L'automatisation fait disparaître des dizaines de millions d'emplois. Nous réinventons un monde où chacun aura sa place. Et ceci avec une intervention

minimum de l'Etat. Nous pouvons même imaginer, au rythme où vont les choses, que le programme soit intégralement financé par le privé d'ici cinq à dix ans. *Domination !*

— *Domination !* entonne le public subjugué.

— Mais nous ne devons pas nous arrêter là. Nous avons le pouvoir de réparer le monde et de faire progresser le potentiel humain. Nous avons réussi à cantonner la maladie lors de crises récentes puis à la soigner. Nous devons aller plus loin. Ne tolérons plus aucune affection, aucun handicap. Remplaçons chaque organe atteint. Anticipons les risques sur notre santé pour pouvoir les prévenir. Améliorons nos capacités intellectuelles en conjuguant nos forces à celles de la machine. Le renforcement de notre cerveau par la puissance de l'ordinateur nous permettra de mieux maîtriser le monde. Nous consacrons chaque année 8 % de notre chiffre d'affaires à cette tâche immense. Nous rachetons les plus grands laboratoires, mobilisons les plus grands chercheurs. Bientôt, nous toucherons au but. Nous ferons passer l'homme de la chance au choix. Nous ne connaissons plus la fatalité. Chacun contrôlera son destin. *Domination !*

— *Domination !*

Steve continue encore quelques instants à égrener dans le détail les prochaines étapes du développement de Phébé. Puis il termine de façon abrupte, en souhaitant en quelques mots une bonne année à chacun. Il n'attend pas la fin de la longue ovation qui lui est faite pour tourner le dos à l'assistance, descendre de l'estrade et s'éloigner par la porte par laquelle il est entré une demi-heure auparavant. Une vingtaine d'hommes disséminés dans la salle, des agents de sécurité en civil certainement, lui emboîtent le pas et

disparaissent derrière lui. Le jeune Français cherche à reprendre ses esprits. Il est encore étourdi par cette longue harangue, débitée d'une voix atone, qui semble pourtant les avoir tous envoûtés. Porté par la foule, il s'est même surpris à reprendre les « *Domination* » qui ponctuaient le discours. Mais il n'a pas le temps de poursuivre dans ses réflexions. O'Brien vient de le rejoindre et de lui asséner une grande claque dans le dos qui le projette en avant.

— Hey, *rookie* ! Comment ça va aujourd'hui ? Emmerveillé comme tous ces idiots par le grand Steve j'imagine ? Et prêt à bouffer le monde ? Cela tombe bien. C'est ce qu'on attend de toi !

— Cela tombe bien, en effet, car je n'ai pas pris de petit déjeuner ce matin !

— Toujours le mot pour rire, *rookie*. En tous cas, tu ne manques pas de répartie. J'espère que tu es aussi bon dans l'analyse de données...

— Meilleur ! Je peux par exemple te dire que tu cherches toujours à imposer une relation de force avec tes interlocuteurs, surtout les plus jeunes ; que tu sembles avoir une incapacité à retenir les prénoms français ; et que tu aimes le contact physique viril. Je peux également te prédire que la prochaine fois que tu t'approcheras de moi, instruit par l'expérience, je ne te laisserai pas me déboiter l'épaule ou m'enfoncer le dos. Il faudra trouver autre chose.

O'Brien hausse les sourcils, manifestement surpris. Il n'a pas l'habitude qu'on lui résiste.

— Pas mal du tout, *rookie*. Tu me plais beaucoup. Je crois que nous sommes tombés sur la perle rare ! Je profite de l'occasion pour te proposer de venir dîner à la maison ce week-end. C'est

tout près d'ici, à Atherton, pas très loin du golf. On fera cela à *la bonne franquette*, comme on dit dans ton pays. Ma femme est une experte en cuisine française. Samedi soir, 19 heures. Cela te dit ?

— Avec plaisir, répond Pierre, pas tout à fait certain qu'il s'agisse d'une bonne nouvelle.

— Je vais t'accompagner jusqu'à l'unité Entertainment. C'est tout à côté de l'unité Information. Je crois que tu y as rendez-vous maintenant, si je ne me trompe.

O'Brien n'attend pas vraiment de réponse. Il est déjà en train de se frayer un passage à travers la foule qui met du temps à se disperser. Pierre tente de le suivre, non sans difficulté. Il doit, en effet, rencontrer sa nouvelle responsable. Ils ne se sont jamais parlé que par vidéo. Deux longs entretiens de deux heures, prolongés par des tests de mise en situation, de personnalité, et d'un synopsis de film de fiction à écrire en 5000 mots à partir de l'étude des goûts et intérêts d'un échantillon de trente millions de Latino-Américains. C'est sur ce dernier exercice que le jeune homme a particulièrement brillé. Il est capable de faire parler les chiffres comme personne. Sa compréhension intime des outils d'intelligence artificielle lui permet d'obtenir des analyses qui percent l'intimité et les motivations les plus profondes des populations étudiées. Sa créativité fait le reste. Proposer un scénario à rebondissements en fonction des attentes du public semble être un jeu d'enfant pour lui. C'est ce que Phébé a rapidement mesuré. La proposition d'embauche n'a pas tardé, arrivant dans les trois jours suivant les résultats de son évaluation, à un salaire inespéré.

Comment expliquer qu'il ait ensuite autant hésité ? Qu'il se retrouve aujourd'hui encore, au milieu de cette salle en train de se

vider, avec un sentiment partagé ? Qu'il n'arrive pas à se laisser gagner par l'enthousiasme qui anime chaque salarié ou même sa famille ? La réponse lui a probablement été donnée, il y a quelques semaines, par le psychologue qui a commenté ses tests de personnalité : « intelligence vive », « capacité d'analyse hors norme », « sensibilité forte », mais « raisonnement parfois complexe », « difficulté à faire des choix », « tendance à se laisser influencer ». Avec comme conclusion : « une propension au bonheur inférieure à la moyenne ». Ce diagnostic clinique, prononcé d'une voix neutre et sans affect par un homme qui le regardait mais ne semblait pas le voir, l'avait ébranlé. Il était issu d'une analyse de ses données personnelles et de ses réponses aux questionnaires. Il ne pouvait le réfuter puisqu'il le savait scientifique. Il connaissait trop bien les techniques utilisées, pour les pratiquer lui-même dans le cadre de son travail sur des échantillons plus larges. Que lui disait-on ? Qu'il aurait des difficultés à connaître le bonheur. Qu'il était trop compliqué pour cela. Qu'il se posait trop de questions. Les mots lui revenaient à l'instant. Il devait se corriger, se laisser aller, faire confiance. Il allait commencer par O'Brien. C'était finalement sympa qu'il l'invite à dîner ce week-end. Cela leur permettrait de mieux faire connaissance. Sous des dehors bourrus, son mentor cachait probablement une vraie générosité...

— Hey, *rookie*, tu as l'intention de rester planter là pendant tout l'hiver ?

Pierre sourit en son for intérieur : « une vraie générosité... mais bien cachée » ! Il accélère le pas. O'Brien l'a déjà distancé de plusieurs mètres. Le bâtiment qu'ils doivent traverser est immense. Il est composé d'un seul et unique étage, essentiellement aménagé en open space, symbole d'une hiérarchie qui se veut plate et d'une

communication qui ne doit pas connaître d'obstacles. Ils avancent au milieu d'une large travée, entre un mur recouvert d'œuvres d'art aux tendances psychédélics et des bureaux disposés de façon soigneusement désordonnée. Plusieurs sont surplombés de ballons brillants en forme de chiffres, reliefs de fêtes d'anniversaire. On y lit des un, des deux, des cinq, parfois des dix. Peu de chance à ce niveau qu'ils indiquent l'âge du salarié. On préfère fêter le nombre d'années dans l'entreprise, s'étonne le jeune homme. Le sol est en béton brut. Au plafond pendent des câbles sur des rails métalliques. Tout est fait pour que l'impression de chantier demeure, pour rappeler à chacun que rien n'est jamais fini, qu'il faut toujours se remettre en question et ne pas s'endormir sur ses lauriers.

Ils passent maintenant à côté d'un poste de travail qu'O'Brien lui désigne comme celui de Steve. Il est indiscernable au milieu des centaines d'autres. Seule la mythique salle de réunion des dirigeants, baptisée la Cage de Cristal, entièrement vitrée et symbole de la transparence de Phébé, rappelle que le bureau du patron est à proximité. Cela fait combien de temps qu'il n'y a pas mis les pieds, se demande Pierre. Il n'ose pas poser la question à son mentor. Mais tout le monde sait que le fondateur du géant technologique est obsédé par sa sécurité et qu'il n'apparaît plus qu'à de très rares occasions dans l'entreprise. Les réunions de travail avec lui se déroulent maintenant par vidéoconférence. Il y intervient de sa maison de Palo Alto, transformée en bunker, et dans laquelle il reste confiné la plupart du temps.

Les deux hommes sont enfin arrivés à la sortie. O'Brien s'en-gouffre dans une navette autonome, stationnée à proximité, immédiatement suivi de Pierre. Ils se dirigent vers le Campus Sud, à

cinq minutes en voiture. Les trois Unités Information, Entertainment et Sécurité y ont été regroupées. Quand ils arrivent à la grille, le jeune homme remarque immédiatement que le nombre de vigiles est bien supérieur à celui recensé à l'entrée du Campus Est. Un bourdonnement continu lui fait lever la tête. Il provient de drones survolant l'espace dans un ballet ininterrompu. L'un d'entre eux se rapproche de la voiture et l'inspecte sous toutes les coutures. Deux gardes ouvrent la portière et examinent l'intérieur de l'habitacle, le coffre et le dessous de caisse sans prononcer un mot. Leur mine n'invite d'ailleurs pas à la conversation. O'Brien est, lui aussi, étrangement silencieux. Il observe les différents contrôles de sécurité, concentré. Lorsque le portail s'ouvre, la navette passe sous un grand portique, à peine dissimulé sous un habillage en bois et un panneau de bienvenue. Nous sommes en train d'être passés aux rayons X, se dit Pierre. Tout cela n'est-il quand même pas un peu exagéré ?

Devant eux, un rond-point dessert trois allées arborées aux immeubles rigoureusement identiques. Le véhicule s'engage à droite et s'arrête au deuxième bâtiment.

— C'est là qu'on descend, *rookie*. Tu es arrivé dans tes quartiers d'hiver. N'oublie pas de saluer *Moneypenny* à l'entrée. C'est ton premier jour. Il faut que tu fasses bonne impression.

O'Brien pénètre dans le hall et se dirige vers l'accueil, suivi par le jeune Français.

— Miss *Moneypenny*, vous êtes très en beauté ce matin. Puis-je vous présenter le jeune Pierre Favre, dont c'est le premier jour parmi nous aujourd'hui. Il va travailler au Département Marke-

ting, sur les fictions. Je compte sur vous pour lui réserver un traitement de choix. Votre massage thaïlandais en déshabillé de soie me paraît tout particulièrement indiqué !

Les procès pour harcèlement des années vingt ainsi que les différentes campagnes *#MeToo*, *#Womenempowerment*, *#Watchyourballs* n'ont manifestement pas eu raison des blagues graveleuses de O'Brien. L'hôtesse derrière le comptoir semble y être habituée. Elle est rousse, âgée d'une quarantaine d'années, plutôt jolie. Elle répond au patron de l'Information d'une voix qui se veut légère et amusée. Mais le jeune Français y perçoit un léger tremblement d'appréhension.

— Bonjour Monsieur O'Brien. Bienvenue Pierre. Je suis ravie de faire votre connaissance. Je m'appelle Olivia. Je suis à votre disposition. Si vous avez une question, n'hésitez pas. C'est toujours un peu difficile de s'y retrouver ici, surtout les premiers jours...

— Ce n'est pas le moment de draguer, *rookie*, l'interrompt O'Brien. Magne-toi ! On va être en retard ! *Money Penny*, vous le déniaiserez à un autre moment. Vous aurez tout le temps pour ça : vous le verrez tous les jours. Pour le moment, nous avons rendez-vous.

L'ascenseur, dans lequel les deux hommes entrent, se referme sur l'image d'une hôtesse interloquée... et vaguement soulagée de ne pas avoir à engager plus avant la conversation. Il s'arrête au troisième étage.

— *Rookie*, te voilà arrivé dans la Ruche. C'est un moment important de ta vie. Ici, tout le monde est dédié à une seule grande mission : divertir. C'est la mission la plus noble qui soit. Faire oublier aux gens leur quotidien. Les rendre heureux. C'est ce que

nous attendons de cette équipe. C'est ce que nous attendons de toi !